

## A l'ombre des murailles

*de helenecaroline*

Comme à chaque année, à pareille date, Diego Álvarez Velázquez entra dans son bureau en se traînant péniblement les pieds, sachant à l'avance que cette journée du 1<sup>er</sup> juillet allait être particulièrement merdique. Il arracha une feuille au calendrier avec la rage d'être déjà arrivé à cette date fatidique qui portait, depuis cinq ans, les stigmates de la mort et de l'échec. Il jeta un regard averti sur ses messages dans l'espoir d'y trouver une bonne nouvelle qui viendrait conjurer le mauvais sort qui s'acharnait contre lui. Hélas, ce jour-là, rien ne lui annonçait que le tueur en série avait décidé de prendre une année sabbatique. A 29 ans, le détective Álvarez Velázquez était le seul à avoir débuté une carrière de limier par une mise en échec aussi magistrale. Le dossier des « filles de Saint Thomas » était son pire cauchemar. Tous les meurtres se rattachant au dossier étaient d'une complexité si parfaite que nulle piste sérieuse n'avait pu être trouvée pour pousser plus à fond l'investigation et désigner un suspect. Le choix et l'identité des victimes étaient les deux seuls éléments connus de ce gigantesque casse-tête qui perturbait tant la vie privée que professionnelle du détective. A chaque nouveau meurtre que Diego rajoutait au dossier, il n'hésitait pas à remettre tout en question et c'était toujours avec une extrême douleur qu'il se replongeait dans l'étude du dossier qui caractérisait l'échec de toute sa carrière. Tout ce que l'enquête avait pu dévoiler était que le meurtrier sélectionnait toujours des jeunes femmes, âgées entre 17 et 25 ans, Canadiennes, francophones, étudiant à l'Institut Isabelle de Castille et résidant au monastère Saint Thomas. Elles étaient infailliblement sélectionnées avant d'être éliminées à la chaîne jusqu'au moment où il ne restait plus une seule personne répondant à ces critères de sélection. Ces jeunes femmes que le détective connaissait de noms et qu'il voyait toujours sous l'aspect de cadavres tourmentés par cette mort injustifiée, venaient le hanter jusque dans ses rêves pour lui demander justice et réparation. Chaque visage était gravé dans sa mémoire tout comme les divers rapports qu'il avait mémorisés tant il les avait lus et relus, à la recherche d'un petit détail, d'une base sur laquelle lancer une enquête sérieuse. Ces fantômes revenaient toujours le hanter vers le 1<sup>er</sup> juillet pour lui rappeler que l'inévitable devait être incessamment stoppé, à défaut de quoi, d'autres jeunes femmes innocentes viendraient agrandir le cercle des âmes tourmentées. Diego prit place derrière son bureau et, comme à son habitude, ouvrit le dossier des « filles de Saint Thomas » à la première page. Il était huit heures trente du matin et, déjà, la journée s'annonçait trop belle et trop ensoleillée pour ne pas être odieuse avec lui.

La dernière fois que Carol Ann avait vu ses amies c'était la veille au soir lorsque Sarah lui avait annoncé son intention de sortir avec Line pour faire un peu de tourisme dans la ville. Carol Ann avait décliné poliment l'invitation en prétextant la fatigue du voyage. Sarah avait bougonné un moment, mais respectant la décision de sa nouvelle amie, elle avait décidé de ne pas insister. Carol Ann lui avait rappelé leur test de classement et la visite guidée du lendemain et Sarah lui avait souri comme si c'était le cadet de ses soucis. Sarah, Line et Carol Ann s'étaient rencontrées dans l'avion qui les menait à Madrid et s'étaient découverts plusieurs points en commun. Elles étaient devenues toutes trois des amies que rien n'aurait pu séparer tant leur affection était venue spontanément. Ce matin-là, Carol Ann n'avait pas rencontré ses deux copines, ni au petit déjeuner ni au test de classement. Lorsque les étudiants commencèrent à se rassembler devant l'Institut Isabelle de Castille autour du guide touristique, Carol Ann avait beau chercher du regard ses deux compatriotes, elle ne les vit pas. Au bout de trois heures de visite dans la vieille cité médiévale d'Avila, Carol Ann qui, habituellement était de nature calme, eut du mal à garder son sang-froid devant cette absence inexplicable. Elle décida de se joindre à un groupe de Françaises et de Belges qui avaient décidé, elles aussi, d'abréger la souffrance de cette longue visite qui n'avait pas autre objectif que de les faire rôtir sous le soleil. Carol Ann rentra donc au monastère Saint Thomas pour signaler à la police la disparition de ses amies.

Francisco Javier était un jeune avocat talentueux qui louait bizarrement une modeste chambre au monastère Saint Thomas dans le seul but d'économiser de l'argent pour envoyer à sa pauvre mère qui habitait seule dans une grande ville. Il avait acquis au fil du temps une réputation de séducteur qui avait pris une telle ampleur que toutes les femmes raisonnables fuyaient les environs dès qu'elles entendaient prononcer son nom. Dès leur arrivée, les étudiantes étrangères avaient dû affronter le regard indiscret de cet homme qui avait un flair sans pareil pour trouver ses proies. Ses idylles de paille naissaient avec le crépuscule et mouraient avec l'aube. Une aventure n'attendait pas l'autre et la plus chanceuse d'entre elle pouvait s'attendre à se faire aimer deux jours de suite. Carol Ann l'avait vu venir de loin lorsqu'elle s'était attablée lors de son premier repas au monastère. Elle s'était sentie observée un long moment avant de voir un individu en chemise rouge et or se déplacer avec son assiette pour atterrir en face d'elle. Elle

l'avait entendu soupirer avec une telle exagération qu'elle avait préféré l'ignorer complètement. Il s'était présenté ce qui avait finalement obligé Carol Ann à lever les yeux vers l'individu. Il lui avait dit sans préambule qu'elle ressemblait au plus beau des couchers de soleil qu'il avait vu et qu'il était bien triste de ne voir aucun sourire sur ce beau visage. Pour couronner la comédie, il lui avait dit qu'il était là pour faire battre à nouveau son cœur de femme. Carol Ann qui n'était pas née de la dernière pluie l'avait dévisagé un moment avant de mettre un terme à cette grotesque déclaration d'amour qui ne rimait à rien. Elle lui avait répondu d'une manière tout aussi poétique pour lui signifier d'aller se faire voir ailleurs ce qui eut résultat de faire rire les convives avoisinants. Blessé dans son orgueil, Francisco Javier s'appêtait à répliquer d'une façon éclatante mais Carol Ann ne lui en laissa pas l'occasion. Elle se leva en s'excusant poliment avant de le laisser en plan. Quelques minutes plus tard, Francisco Javier s'était remis de son chagrin en contant fleurette et en bavant dans la main de Sarah qui, apeurée comme une biche, restait paralysée sous ce regard noisette qui la soumettait totalement à son emprise. Quelques mots doux murmurés à son oreille, un sourire enjôleur et une rose pour couronner la mise en scène suffirent à Sarah pour croire aveuglément en l'amour naissant de ce doux cœur d'Espagnol. De loin, Carol Ann observait la scène avec un certain dégoût, fermement décidée de sortir sa pauvre amie des griffes de ce déplaisant personnage dès que l'occasion se présenterait. Toutefois, ce fut l'arrivée providentielle de Line qui sauva son amie des mains baladeuses de l'avocat.

Trois coups discrets frappés à la porte firent sursauter Carol Ann qui sortit subitement de ses rêveries. Elle ouvrit la porte pour découvrir un homme de haute taille habillé sobrement qui se balançait d'un pied à l'autre, partagé entre l'étonnement, l'anxiété et l'indécision.

- Mademoiselle Carol Anne ?
- Vous êtes le policier à qui j'ai parlé au téléphone il y a quelques minutes ?
- Vous semblez étonnée ! Répondit-il en lui permettant de vérifier l'authenticité de son identité.
- Je ne croyais pas que vous seriez ici aussi rapidement.
- Il y a beaucoup de choses que je dois vous dire...
- Vous allez les retrouver, n'est-ce pas ?

Diego détailla un instant cette jeune femme aux yeux verts et allait répondre machinalement quelque chose de déjà tout préparé à l'avance lorsque Carol Ann s'effaça pour l'inviter à entrer dans sa chambre. Il inspecta les lieux en s'étonnant du pauvre décor qui faisait office de chambre à coucher. Il se tourna vers la jeune femme qui attendait anxieusement une réponse.

- Mademoiselle... mon rôle est de protéger et de service. Nous allons retrouver vos amies... je vous le promets. Toutefois, il est possible que la tournure des événements ne soit pas exactement ce à quoi vous vous attendiez.

Il fit une brève pause pour lui laisser le temps de bien assimiler sa dernière affirmation avant de poursuivre sur un ton plus doux.

- Puis-je m'asseoir ? J'aimerais vous raconter une histoire, si vous le voulez bien.

Diego prit le temps de raconter les faits comme ils étaient arrivés. La froide vérité, dure, sèche et cruelle. Le dossier des « filles de Saint Thomas » commençait un 1<sup>er</sup> juillet avec la découverte d'un corps mutilé et désarticulé d'une jeune femme qui s'appelait Mathilde, elle n'avait que 17 ans. Elle fut assassinée au monastère quelques dix heures à peine après son arrivée. Le lendemain se fut au tour d'une jeune femme de 20 ans qu'on découvrit, elle s'appelait Jasmine. Elle avait terminé sa courte vie tranchée de la gorge au nombril et avait été dépecée comme un animal. Le surlendemain, ce fut autour de Clarisse, 18 ans. On lui avait taillé un sourire d'une oreille à l'autre. L'été suivant, même scénario. Dès le 1<sup>er</sup> juillet, on découvrit une nouvelle fille. Elle avait 19 ans. Elle s'appelait Ginger. Elle ressemblait à Marilynne Monroe. On lui avait cousu les paupières et la bouche avant de la noyer dans la rivière. Chaque victime avait un nom et un visage, chacune d'entre elle avait une histoire à raconter. Le détective continua à énumérer les noms, les âges et la manière dont elles avaient terminé leur route au pays des mises à mort en arène. Carol Ann s'était assise sur le pied de son lit face au détective qui avait pris place sur une chaise droite près de la fenêtre. Elle écouta cet homme lui dépeindre un tableau mortuaire plus noir que la mort elle-même sans l'interrompre. Lorsque le détective eut terminé son pénible monologue, Carol Ann n'avait plus aucun espoir de revoir ses compatriotes vivantes. Elle hocha la tête tristement comme un automate et se leva en direction de la porte. Elle n'avait qu'une seule envie, vomir le trop plein de toutes ces atrocités qu'on venait de lui raconter. Lorsqu'elle revint en s'excusant, Diego regardait *la Sierra de Gredos* qu'il voyait au loin par la fenêtre. Carol Ann vint se placer à ses côtés pour observer, elle aussi, le paysage qui était d'une beauté surréaliste et, d'une voix rauque, lui tint un discours qui le fit frémir comme si la faucheuse elle-même lui parlait en personne.

- Alors mon destin est comparable à celui du taureau qu'on lâche volontairement dans l'arène en lui enlevant dès le *paseo*<sup>1</sup>, l'espoir même de survivre face au matador qui est acclamé par tout le public comme un héros national ? Vous savez comme moi comment cette histoire va se terminer, n'est-ce pas ? Je suis déjà morte mais je ne le sais pas encore. Je suis comme cet animal qui saigne et qui est impitoyablement mis à mort devant ces nombreux regards qui n'attendent qu'une seule chose : son dernier souffle de vie pour pousser le Olé final. Oui, je suis déjà morte... et c'est sans doute mon destin de finir mes jours entre vos mains.

Le *padre* Rafaël était le directeur du monastère au visage du bon paternel à qui on aurait donné le Bon Dieu sans confession. C'était le stéréotype même du septuagénaire qui avait dédié sa vie au service du divin. Le *padre* était un homme fier qui marchait la tête haute et qui était encore très vaillant pour un homme de son âge. Il gérait le monastère comme un chef d'entreprise calculant les dépenses à la peseta près. Il était entré dans les Ordres à l'âge de dix-huit ans et avait gravi les échelons un à un pour finalement arriver là où il était aujourd'hui. Cet homme était la discrétion même. Il en savait plus long sur tout le monde que n'importe quel autre prêtre des lieux et durant toutes ces années de direction, il avait toujours été présent pour accueillir les confessions de tout le monde. Ses journées étaient rythmées par les heures canonicales : vigiles, laudes, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Il y avait également d'autres actes de dévotion qui venaient combler sa journée : bénédicités avant chaque repas, hymnes et litanies à chaque messe. L'église Saint Thomas, adjacente au monastère et relié entre eux par un labyrinthe de corridors et de cours intérieures, était toujours animée d'une présence qui prenait parfois des allures célestes. Carol Ann avait été séduite par cette atmosphère de sérénité qui hantait les roseraies d'où l'on entendait l'écho lointain du chant grégorien qui se perdait dans les hautes voûtes gothiques. La jeune femme avait également été subjuguée par le charisme du *padre* Rafaël qui lui avait tout de suite plu. Elle avait passé son premier après-midi à ses côtés en l'écoutant religieusement raconter toute la richesse historique des lieux. Seulement six heures après son arrivée, Carol Ann avait déjà appris que le monastère Saint Thomas avait été autrefois Tribunal de la Sainte Inquisition et résidence d'été des Rois Catholiques.

Diego avait pris la déposition de Carol Ann malgré les circonstances et l'avait interrogé sur les rencontres que ses compatriotes avaient pu faire durant la journée. L'image de l'avocat qui roucoulait faussement dans le cou de Sarah lui revint subitement en mémoire comme si cette image était signe de mauvais présage. Le détective nota tout ce qu'elle avait vu et entendu avant de lui annoncer qu'il allait lui fournir un garde du corps par mesures de sécurité. Carol Ann avait acquiescé en silence malgré l'envie qu'elle avait de hurler son opposition. La jeune femme resta un long moment seule dans sa chambre avant de prendre la décision de charger tête baissée dans l'arène pour affronter le matador invisible qui semblait si bien la connaître. Les premières personnes qu'elle rencontra fut les deux Françaises et les deux Belges avec qui elle avait discuté en revenant au monastère.

- Nous sortons en boîte, ce soir. Tu veux venir avec nous ?

Carol Ann n'avait pas du tout envie de faire la fête pas plus qu'elle souhaitait rester seule. Elle accepta donc la proposition, décidée de profiter au maximum de sa dernière soirée chez les vivants. Bien que la situation ne soit pas des plus roses pour Carol Ann, elle se permit néanmoins quelques écarts de conduite qui se manifestèrent en quelques rires discrets durant la soirée. Oubliant pour quelques heures qu'elle était surveillée par un garde du corps et que sa vie était en danger, elle réussit à passer un moment agréable et ce fut seulement à la fermeture de l'établissement que la réalité prit le dessus et que son sourire fondit avec la noirceur de la nuit.

- *C'était une soirée magnifique ! Presque trop belle pour être vraie ! Et si j'étais simplement en train de rêver ? Ce n'est pas possible que je sois là. Pourquoi la vie m'apporte-t-elle encore des joies alors que je suis déjà morte ? C'est forcément un rêve... alors je veux me réveiller ! Je ne veux pas vivre ce cauchemar. Je veux un rêve qui se termine bien... je ne veux pas mourir. Je veux vivre... j'ai juste dix-sept ans ! J'ai tant de choses à découvrir... ce n'est pas juste !* se disait Carol Ann tout en rentrant au monastère.

Le lendemain matin, la première constatation de la jeune femme fut qu'elle était vivante et qu'elle avait une terrible gueule de bois. Lorsqu'elle rejoignit son groupe de fêtardes au petit déjeuner, elle comprit qu'elles avaient un peu trop bien profiter de leur première soirée passée entre amies. Elles avaient toutes une tête d'enterrement. La Canadienne prit place à leur table en les saluant d'un signe de la main comme si le moindre geste lui était pénible. Francisco Javier profita de l'occasion pour s'inviter lui aussi à leur table. Il se présenta aux quatre autres filles qu'il ne connaissait pas encore et passa machinalement un bras protecteur autour des épaules de Carol Ann comme s'ils étaient maintenant de vieux copains. Elle n'eut même pas le réflexe de le renvoyer d'où il venait. L'avocat macho s'était lancé dans un long

---

<sup>1</sup> La promenade du taureau avant le premier coup de trompette qui annonce le début du combat.

monologue sur le beau mystère du charme féminin avant de se rendre compte qu'aucune des cinq ne l'écoutait réellement. Soudain, un cri où se mêlaient l'hystérie et la panique fit sursauter tous les convives attablés dans la grande salle à manger. Il y eut un long silence suivi d'un mouvement de foule vers la sortie. Les cinq francophones se regardèrent entre elles en s'interrogeant du regard. Un bruit de vaisselle cassée vint agrémente la cohue générale et elles virent le *padre* Rafaël bondir de la cuisine pour aller se rendre compte par lui-même de ce qui se passait à l'extérieur. Même Francisco Javier n'y résista pas. Carol Ann aurait bien voulu se rassurer sur la raison exacte de toute cette confusion anormale pour un monastère d'ordinaire si paisible. Elle osa alors un regard de détresse en direction du garde du corps habillé en civil qui était toujours resté en retrait. Il la regardait comme si c'était la seule chose qui lui importait, une main posée sur son arme de service, prêt à intervenir à la moindre menace. Quelques instants plus tard, plusieurs voitures de police hurlèrent dans un désordre incroyable à travers de la ville pour finalement aboutir les unes derrière les autres dans l'enceinte du monastère Saint Thomas. Une flopée de policiers en uniforme et en civil débarquèrent en prenant les lieux d'assaut, comme des sauterelles en période de calamité.

Sarah avait 17 ans. Elle avait les cheveux blonds, ondulés aux épaules, coupés au carré. Elle n'était jamais sortie de son pays et n'avait jamais vu autre chose que les quatre saisons bien distinctes de *la belle province*. Son voyage en Espagne fut marqué par la connaissance de Carol Ann, à qui elle aurait voulu ressembler tant elle exprimait la confiance en elle. Sarah et Line se connaissaient déjà pour avoir fréquenté les mêmes écoles depuis leur enfance. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elles avaient décidé de faire ce voyage toutes les deux. Le problème de choisir une destination particulière ne s'était pas vraiment présenté puisque l'organisateur du voyage, celui qui était censé veiller sur les étudiants durant leur séjour, leur avait fortement conseillé Avila. Située à 109 kilomètres de Madrid, cette cité médiévale dont les remparts sont les mieux conservés au monde, accueillait, depuis cinq ans déjà, un groupe d'étudiants québécois qui venaient se mêler aux milliers d'étudiants étrangers provenant des quatre coins du globe et qui s'installaient, le temps d'un été, dans divers monastères de la ville, dont celui de Saint Thomas.

Quant à Line, qui avait également 17 ans, elle avait les cheveux coupés à la garçonne, ce qui rehaussait l'innocence naturelle qui se dégageait de sa personne lorsqu'elle portait ses longues robes blanches. Line se déplaçait toujours derrière quelqu'un, posant adroitement son pied à l'endroit même où la personne l'avait posé. Avec les années, elle était devenue en quelque sorte, l'ombre des autres, se sécurisant à demeurer dans les pas de ceux qui ouvraient les marches. Lorsque Line avait rencontré Carol Ann, elle s'était tout de suite sentie en sécurité auprès d'elle. Elles avaient fait connaissance durant le trajet et déjà, dans l'aéroport, Carol Ann était devenue le leader, celle à qui on emboîte le pas aisément. Tout comme Sarah, Line avait tendance à s'émerveiller d'un rien. Il y avait tant de choses nouvelles à voir que sa tête devenait une girouette, balancée par un vent nouveau qui soufflait comme un rafraîchissement pour ses grands yeux noisette qui découvraient enfin le monde. Carol Ann s'était vite aperçue du caractère naïf et candide de ses deux nouvelles amies et s'était promis à elle-même d'être la personne qui veillerait à garder leur intégrité loin de toute corruption. Il y avait une affection sincère qui était née entre elles que rien n'aurait pu venir entacher. Rien, sauf peut-être la mort...

Diego avait passé près d'une heure sur la scène du crime avec les photographes qui flashaient sans discontinuer chaque parcelle de terrain susceptible de contenir des indices pour l'enquête. Deux corps pour une seule nuit de crime ; deux scènes différentes qui racontaient chacune leur histoire morbide. Les enquêteurs avaient vite ratissé le terrain vague écoeurés par l'odeur de la vieille morte qui avait passé une journée de trop au soleil. Le détective avait vu ce qu'il voulait et avait autorisé le déplacement des corps. Il avait noté quelques détails dans son précieux carnet noir avant de lancer un regard anxieux vers les curieux massés le long des cordons policiers. Il passa une main dans ses cheveux comme s'il cherchait à remettre de l'ordre dans ses idées. Il devait maintenant affronter Carol Ann.

Elle se tenait assise bien droite sur sa chaise lorsqu'il la vit dans cette grande pièce désertée. Leurs regards se croisèrent l'espace d'un moment et il n'eut pas besoin d'user de la parole pour lui dire combien il était désolé. Elle sentit son désarroi aussi sûrement qu'elle s'aperçut qu'il la regardait différemment, comme si quelque chose en lui s'était soudainement réveillé après une longue hibernation.

- Je vais vous faire évacuer la ville aujourd'hui même, se contenta-t-il de lui dire, incapable de rajouter une parole rassurante.

Carol Ann n'eut aucune réaction sur le coup car tout lui semblait absurde ; dénué de sens.

- Je veux les voir, finit-elle par demander en refoulant ses larmes.

Diego parût agacé par la requête et se borna à faire un vague signe négatif de la tête. Il ne voulait pas que la dernière image qu'elle gardât de ses amies soit l'horreur à laquelle il venait d'être confronté. Il quitta les lieux en donnant des consignes de sécurité au garde du corps qui était toujours resté à l'écart.

Pedro López était un Espagnol qui avait le sens des affaires. Lorsqu'il avait compris que le marché des immersions linguistiques pouvait être lucratif, il s'était lancé à fond dans l'envoi d'étudiants canadiens en Espagne. Peu lui importait la destination, pour autant que les étudiants s'inscrivent ; C'était là l'essentiel. Avec les drames qui survenaient à chaque été à Avila, il se faisait un bonus supplémentaire avec le remboursement des billets de retour de celles qui ne devaient jamais revenir. Il s'occupait de trouver des endroits peu chers, comme le monastère Saint Thomas qu'il faisait payer le double du prix, empochant un maximum d'argent. C'était un escroc qui connaissait son métier. En cinq ans de carrière comme organisateur de voyage, personne ne s'était rendu compte de rien. Lorsque Carol Ann avait rencontré cet homme au Canada, elle l'avait tout de suite détesté. Il lui avait parut louche dès le premier regard et lorsqu'il lui avait serré la main, elle était certaine qu'il était tout sauf quelqu'un en qui on pouvait avoir confiance. Cette rencontre lui avait laissé une impression d'insincérité auquel son instinct habituellement lui criait de quitter les lieux sur-le-champ. Mais ce jour-là, elle n'avait rien voulu entendre et s'était docilement inscrite pour Avila.

Carol Ann était allée rejoindre ses amies à l'Institut Isabelle de Castille pour leur annoncer la nouvelle. Elle leur apprit notamment qu'une messe spéciale serait célébrée en fin d'après-midi et que le détective chargé de l'enquête voulait à tout prix la déporter vers la France pour quelques temps. Alice eut à peine le temps de sourire à cette bonne idée que Carol Ann lui annonça aussitôt sa décision de rester.

- Si mon heure est arrivée, où que je sois, elle sonnera. L'Espagne a toujours été mon rêve, je l'ai réalisé ; j'y suis venue ! J'y resterai quoi qu'il advienne. Cela ne sert à rien de fuir devant la mort, elle finit toujours par nous rattraper.

Alice était celle qui était devenue en 24 heures la plus proche amie de Carol Ann. Malgré son tempérament toujours enthousiaste, la petite Belge ne put s'empêcher d'être pessimiste lorsqu'elle entendit les paroles de son amie canadienne.

Diego passa son après-midi à récolter quelques informations ici et là auprès des étudiants qui se souvenaient de Sarah et de Line lors de leur première soirée. Un nom fut mentionné à plusieurs reprises au cours de la quête de témoignages ; Francisco Javier semblait avoir fait le tour des demoiselles du monastère. Le détective prit quelques minutes à ressasser la trame de l'histoire qui semblait vouloir percer le fond auquel il était confronté depuis le début. Il décida tout bêtement de rencontrer le principal concerné, or Francisco Javier restait introuvable en cette heure de *siesta*. Un peu déçu, Diego déambula un moment comme une âme en peine alors que tous les étudiants semblaient avoir vidés les lieux. Il leva les yeux vers une fenêtre dont les volets étaient restés ouverts. Il reconnut sans peine Carol Ann penchée à sa fenêtre le regard vide. Elle regardait en direction de la forêt qui entourait le monastère. A son expression, Diego songea qu'elle devait apercevoir la scène des crimes. Il décida de monter chez elle pour vérifier l'angle de vue.

- Je savais que vous aviez une vue surprenante sur *la Sierra de Gredos*... mais je ne savais pas que d'ici, on pouvait également suivre la vie trépidante du monastère, fit-il embarrassé.

- Je me rappelle avoir regardé le coucher du soleil, cette soirée-là.

- Vous avez peut-être pris des photos ?

- J'étais trop fatiguée pour y songer, pas plus que j'ai songé à regarder ce qui se passait dans la forêt. J'aurais peut-être pu...

Diego s'était rapproché d'elle. Il posa une main sur son épaule pour l'inciter à le regarder droit dans les yeux.

- Si vous devez blâmer quelqu'un, alors que ce soit moi. En tant que détective, il aurait été mon devoir de classer cette affaire dès les premiers événements mais j'en ai été incapable. Vous n'y êtes pour rien et même si vous étiez intervenue... le temps de descendre, le temps de trouver le sentier, le temps de rejoindre vos amies...

Diego eut un signe de lassitude.

- Cela ne doit pas recommencer ! Et c'est pour cette raison que je veux absolument vous éloigner d'ici.

Carol Ann lisait en lui comme dans un livre ouvert et eut soudain très peur de ce qu'elle y perçut. Elle recula contre la porte, prête à battre en retraite. Diego semblait anéanti, désespéré, troublé. Son regard parlait pour lui.

- J'aimerais bien avoir le courage de vous inviter à sortir ce soir, mais je crains d'essuyer un refus catégorique. La seule personne en qui vous auriez pu avoir confiance est celle qui vous fait peur en ce moment même. Je suis sincèrement désolé pour vos amies, Carol Ann, je tenais quand même à vous le dire.

Carol Ann lui ouvrit la porte et Diego comprit qu'il serait absurde d'en rajouter. Il passa la porte sans se faire prier.

La cérémonie religieuse était très émouvante. Les gens étaient venus en grand nombre pour pleurer sur le sort de deux inconnues. Assise aux premiers rangs, Carol Ann recevait les condoléances comme s'il s'agissait de ses propres sœurs. On lui offrait des fleurs, on lui faisait la bise, on la réconfortait, on lui faisait l'accolade, mais personne n'osait lui dire qu'on priait également pour son salut. En sortant de l'église, le *padre* Rafaël vint la voir pour lui faire part de ses condoléances et pour lui parler de résurrection et de vie éternelle. La jeune femme l'écouta d'une oreille attentive sans pour autant partager ses espérances *post mortem*. Alice vint les rejoindre et le *padre* décida de s'effacer discrètement comme seul un Dominicain sait le faire.

- On m'a invité à une soirée mondaine et j'ai répondu que j'irais seulement si tu venais aussi.
- Je ne suis pas de très bonne compagnie ces temps-ci, tu sais.
- Je n'ai pas envie d'y aller toute seule avec lui !
- Qui lui ?

Alice annonça fièrement à son amie que l'avocat macho, Francisco Javier, l'avait invité à une soirée mondaine. Devant tous les qualificatifs qu'Alice n'hésitait pas à employer pour définir l'avocat, Carol Ann avait de plus en plus de mal à croire qu'il s'agissait du même individu. La petite Belge lui vanta tellement le charme du jeune homme que Carol Ann succomba à la tentation plus par curiosité que par intérêt personnel. Elle céda à la demande au grand bonheur d'Alice qui se voyait déjà reine d'un soir.

Carol Ann et Alice firent irruption à cette soirée privée, accrochées aux bras de l'avocat qui souriait fièrement, satisfait par son entrée remarquée. Francisco Javier avait vraiment le don de rendre mémorable chacun de ses passages. Des centaines de têtes se tournèrent en leur direction et Carol Ann s'efforça de sourire, tandis qu'Alice partait déjà à la rencontre d'un homme à sa mesure. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le grand séducteur, habillé en toréador, avait déjà rendu la liberté à Carol Ann pour se rendre dans les bras d'une *señora* qui avait vraiment tout d'une danseuse de flamenco. La Canadienne se retrouva seule parmi ce beau monde qui bavassait entre eux comme des oies. Elle ne mit pas longtemps à comprendre que la soirée allait être péniblement longue. Carol Ann profita de l'atmosphère ardente pour s'éclipser sur un balcon qui donnait sur un parc. La vue était magnifique. Elle aurait bien voulu y rester seule un moment pour remettre de l'ordre dans ses idées mais une présence derrière elle la poussa à faire volte face. Elle sursauta.

- Ne croyez pas que je vous ai suivie jusqu'ici. J'ai été invité à cette soirée bien avant d'avoir fait votre connaissance.
- N'êtes-vous pas accompagné ?
- J'aurais voulu vous inviter mais apparemment mon suspect numéro un a eu plus de courage que moi sur ce point.
- Pourtant, votre manière d'aborder les femmes est beaucoup plus plaisante que la sienne...  
Diego la détailla longuement avant de s'avancer vers elle.
- Ce serait dommage de passer notre première soirée ensemble en restant sur ce balcon à discuter de nos préoccupations personnelles. Si nous allions dans un endroit plus tranquille ?
- Et que faites-vous de l'éthique professionnelle, détective ?

Le jeune homme songea un instant aux conséquences des actes qu'il allait poser et finit par l'attirer doucement contre lui.

- Vous êtes si belle que je suis prêt à plaider la folie passagère, si cela peut vous rassurer.

Pedro López, l'organisateur du voyage pour les étudiants canadiens, était arrivé en soirée à Saint Thomas, suite à un appel du directeur du monastère. Les deux hommes qui se connaissaient bien avaient longuement discuté au téléphone, ce qui avait poussé Pedro à faire une heure de voiture pour venir en personne régler quelques formalités auprès du *padre* Rafaël. Lorsque Diego rentra à l'heure des Vigiles dans l'enceinte du monastère pour reconduire Carol Ann chez elle, il nota la présence d'une Mercedes allongée aux vitres teintées stationnée sur un emplacement réservé aux handicapés. Il gribouilla le numéro d'immatriculation dans son carnet noir en grognant contre l'idiote qui ne respectait pas la règle la plus élémentaire du savoir-vivre ce, après quoi, il reconduisit Carol Ann jusqu'à sa chambre. Tout était silencieux.

- J'ai passé une excellente soirée, Diego.
- Il n'en tient qu'à vous pour accepter mes prochaines invitations.
- Encore faudrait-il que vous trouviez le courage de le faire...
- Demain ?
- Oh, vous trichez ! Vous savez que ce soir, je ne peux rien vous refuser !
- Non ?

Diego était soudainement redevenu sérieux comme un pape. Carol Ann s'inquiéta de ce qu'il allait lui demander en regrettant sa plaisanterie qui semblait être prise au pied de la lettre.

- Alors, pour votre sécurité, je vous demande instamment de quitter ces lieux !

Carol Ann s'était couchée avec la mauvaise impression d'avoir déçu le détective en ayant une fois de plus refusé de quitter le monastère. Elle tourna sur sa paillasse, incapable de dormir, torturée par la pensée qu'elle l'avait peut-être blessé involontaire. Au bout de dix minutes d'insomnie, la jeune femme se leva et passa un peignoir de satin. Après avoir risqué un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte et après avoir écouté un moment le silence, elle se risqua à sortir toute seule dans le corridor obscur. Tout était calme et silencieux. Bien que Diego lui ait demandé, quelques instants plus tôt, de restée sagement dans sa chambre jusqu'à ce qu'un garde du corps revienne se poster devant sa porte, Carol Ann avait déjà oublié sa promesse. Elle descendit rapidement les escaliers en frôlant le mur comme un fantôme nocturne et s'enferma dans l'une des deux cabines téléphoniques qui se trouvaient sous l'escalier du hall d'entrée. Elle appela Diego.

Lorsqu'elle remonta les escaliers cinq minutes plus tard, la vigilance était tombée. Elle pensait au message qu'elle venait de laisser au policier qui lui avait si froidement répondu. Elle ressassa les lignes majeures de leur conversation en essayant de comprendre pourquoi Diego avait prétendu vouloir l'exiler ailleurs alors qu'il n'existait apparemment pas de procédure de sécurité de ce genre dans le dossier des « filles de Saint Thomas ». Perplexe, Carol Ann essayait d'entrevoir le vrai du faux en songeant que l'homme qui lui avait répondu ne devait pas en être informé puisqu'il n'était pas chargé de cette enquête. Les doutes s'installèrent progressivement et Carol Ann ne vit pas l'homme habillé tout de noir bondir sur elle. Sa dernière pensée fut que l'ombre lui était familière.

Lorsqu'elle reprit vaguement conscience, tout était blanc. La lumière était éblouissante. Elle tourna péniblement la tête pour voir quelques taches de couleurs. Sa vision était embrouillée. Un homme semblait lui parler doucement mais Carol Ann semblait être trop loin de son corps pour entendre ce qu'il disait. Elle sombra à nouveau dans la noirceur qui l'attirait irrésistiblement. Lorsqu'elle revint faire son incursion dans le monde conscient, sa première réaction fut de s'étonner de voir Diego à ses côtés.

- Mais qu'est-ce que... ?

- Ah ! *Querida*... Cela fait des heures que je guette votre réveil.

- Mon réveil ?

- Vous ne vous rappelez de rien ?

Carol Ann regarda autour d'elle pour constater qu'elle était dans une chambre d'hôpital entourée de fleurs. Elle se remémora les derniers événements avec peine.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Euh... je crois qu'une ombre s'est jetée sur moi.

- Une ombre ou un homme ?

- Je veux dire qu'un homme s'est jeté sur moi mais qu'il est sorti de nul part. Il faisait noir. J'ai juste vu une ombre bondir sur moi... il était habillé sombrement. Je n'ai pas vu son visage mais...

- Mais ?

Carol Ann eut un malaise comme si elle redoutait d'aller plus loin. Diego lui prit délicatement la main.

- Il faut me dire tout ce que vous avez vu ou perçu...

- J'ai cru le reconnaître.

Le médecin dut intervenir pour rappeler à Diego que la jeune femme avait besoin de se reposer.

- Auriez-vous pu reconnaître Francisco Javier si c'était l'homme qui vous aurait poussée ?

- Pourquoi cette question ?

- Parce que c'est lui qui a été le premier à arriver sur les lieux de l'accident. C'est d'ailleurs lui qui a appelé la police exactement trois minutes après votre appel...

- Ah ! c'est Francisco Javier qui vous a appelé !

- Vous saviez qu'il faut à cet homme 2 minutes 5 secondes pour descendre de chez lui jusqu'au hall ?

- Comment le savez-vous ?

- Là, n'est pas la question... Donc, il lui reste 55 secondes pour trouver le numéro et une pièce pour téléphoner et ça, c'est beaucoup plus compliqué.

- Il n'a qu'à ouvrir l'annuaire téléphonique !

- Alors donnons-lui le bénéfice du doute pour avoir trouvé le numéro rapidement... mais que faites-vous de la pièce ?

- Il en avait sûrement une sur lui !

- Quand j'ai vu Francisco Javier, il portait un pyjama uni avec des chaussettes et des souliers de ville bien attachés.

- Où voulez-vous en venir ?

- Sa chambre est à trois étages au-dessus du hall, à plus de 100 mètres de corridor puisque sa chambre est tout au bout du dortoir. En supposant qu'il dormait, il s'est réveillé. En supposant qu'il ait entendu un bruit dans le hall d'entrée, il se lève. Il prend le temps de mettre des chaussettes et de nouer ses souliers, peut-être il prend aussi le temps de passer un pyjama afin d'être plus décent. Pensez-vous que s'il ne savait pas déjà qu'il allait appeler, il aurait songé à prendre de l'argent avec lui ?

Carol Ann resta silencieuse.

- A moins que cet homme ait le don de voyance ou de claire audience, il était impossible d'entendre quoi que se soit de sa chambre. Il est impossible qu'il ait fait tout ça en trois minutes et paraître aussi calme au téléphone lorsqu'il a parlé à mon confrère. Par contre, tout s'explique s'il rôdait à proximité du lieu de l'accident. Il aurait très bien pu revenir sur ses pas pour aller chercher des pièces afin de téléphoner...

- Mais que vous a-t-il dit ?

- Il m'a dit qu'il vous avait entendu de sa chambre et qu'il était venu vous porter secours. Et lorsque je l'ai interrogé au sujet de ses chaussettes et de ses souliers, il m'a répondu qu'il avait été tellement fatigué en revenant de cette soirée qu'il s'était couché tout habillé !

- C'est plausible !

- Mais pas pour moi ! On ne prend pas le temps de passer un pyjama quand on garde ses souliers pour dormir, voyons ! Et puis, nous avons fouillé sa chambre, apparemment il n'avait pas encore eu le temps de se coucher... le lit n'était même pas défait. Ce qui fait que j'ai un doute sur la véracité de son récit. Il est en garde à vue, à l'heure qu'il est.

- Je ne comprends pas ! Vous avez arrêté Francisco Javier ?

- Il est trop souvent là au mauvais moment... et lorsque vous vous serez reposée, je suis certain que vous pourrez mettre un visage sur cette ombre familière.

- Vous avez peut-être raison...

Lorsque Carol Ann reçut son congé de l'hôpital, Diego ne la reconduisit pas au monastère. Elle avait décidé de suivre les consignes de sécurité du détective qui lui avait assuré que l'endroit où il la conduisait serait l'endroit le plus sûr en ville. Carol Ann avait beau lui demander où il l'amenait, elle n'en su pas davantage. Il tenait apparemment à lui faire la surprise. Il lui avait simplement dit qu'il tenait à lui présenter quelqu'un. Or, Carol Ann s'attendait à tout sauf à rencontrer la mère du jeune homme. Lorsqu'il lui ouvrit la portière de la voiture et qu'elle découvrit dans quel univers elle venait de mettre les pieds, elle ne fut pas étonnée d'apprendre que sa mère était la tante du roi d'Espagne. Carol Ann fit la révérence à la charmante vieille dame qui était venue les accueillir chaleureusement. Aussitôt que Carol Ann pu être seule un instant avec Diego, elle lui demanda des explications. Le jeune homme lui apprit que ses parents étaient morts lorsqu'il avait onze mois et que la meilleure amie de ceux-ci l'avait adopté malgré les réticences de la famille royale qui voyait l'arrivée de ce bébé roturier d'un très mauvais œil. Diego avait gardé son nom d'origine malgré les titres et les terres qu'il eut par cette adoption. A l'âge adulte, il se révolta contre la suprématie de sa famille qui voulait à tout prix gérer sa vie et c'est ce qui l'avait décidé à suivre les traces de son père qui, jadis, avait été policier. Diego et Carol Ann se promenèrent longuement dans la roseraie, chacun racontant sa vie à l'autre, comme si leurs confidences allaient marquer le début d'une histoire romantique à laquelle ils ne semblaient pas être destinés ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, Diego avait réussi à convaincre Carol Ann de s'installer définitivement chez lui. Ils s'étaient mis d'accord pour retourner au monastère pour ramener les bagages. Tel que convenu entre eux, Carol Ann devait faire ses valises avec Alice pendant que le détective allait au bureau le temps de régler quelques petites choses. Normalement, rien n'aurait dû se produire...

Pedro López arriva peu avant midi à la porte de chambre de Carol Ann pour l'accompagner à une réunion. La première réaction de Carol Ann fut de s'étonner de sa présence en pareil lieu.

- En tant qu'organisateur de votre groupe, je suis responsable des étudiants que j'envoie. Sachez que le détective Álvarez Velázquez serait venu en personne s'il n'était pas retenu présentement avec le délégué de l'ambassade, or c'est moi qu'on envoie vous chercher. Ils vous attendent... Venez !

Carol Ann et Alice se regardèrent entre elles l'espace d'un moment pour se convaincre que ce drôle d'individu sorti tout droit d'une boîte à surprise n'était pas le fruit d'une hallucination.

- Vous voulez que je vous suive sans dire un mot ?

- Bien sûr ! Je suis venu pour ça... puisqu'on me l'a expressément demandé.

L'instinct de la jeune femme lui dictait de refermer la porte sur ce déplaisant individu qui la regardait de biais mais l'impatience de revoir Diego emporta sur tout.

- Bon... si c'est Diego qui vous l'a demandé alors je vous suis, *Señor López*.  
Carol Ann se tourna en direction de son amie d'un air chagriné.
- Va, Carol Ann, quand tu reviendras tes bagages seront prêts. Il n'en reste plus beaucoup. Je peux terminer seule.

La Canadienne embrassa chaleureusement la petite Belge avant de quitter avec l'organisateur. Alice prit place sur le bord de la fenêtre pour la saluer une dernière fois avant de la voir monter abondamment d'une Mercedes aux vitres teintées.

L'organisateur sifflota pour rendre l'atmosphère moins lourde. Carol Ann se tenait à ses côtés et regardait le paysage comme si elle ne devait plus jamais le revoir.

- Euh... *Señor López*... le commissariat, c'était à droite...
- Il y avait des réparations par-là, ce matin. Il y a une autre rue un peu plus loin.  
Plusieurs rues plus loin, Carol Ann commençait à regretter d'être montée avec lui.
- Vous pouvez me dire à quoi vous jouez, là ! ?
- Vous et vos semblables posez beaucoup trop de questions. Ça toujours été votre problème... vous ne savez jamais quand il faut vous taire et quand il faut parler. Vous n'avez pas idée comment cela peut être énervant de vous entendre toute la journée. Je connais un endroit, moi, où vous pourrez parler sans déranger personne. Un bel endroit... où vous pourrez dire tout ce que vous pensez savoir sur « les filles de Saint Thomas ». Vous serez en sécurité... on vous écouterait en vous souriant. Personne ne viendra vous interrompre. Vous en avez de la chance...
- Mais de quoi parlez-vous, bon sang ? Je croyais qu'on allait au commissariat !
- Peut-être un autre jour, mais sûrement pas aujourd'hui. J'ai d'autres projets pour l'instant.
- Vous êtes complètement fou, ma parole !
- S'il y a un fou ici, ce n'est certainement pas moi.

Pedro se mit à rire comme si la folie s'était véritablement emparée de lui. À peine Carol Ann se demanda-t-elle ce qui provoquait ce fou rire qu'elle comprit où il la conduisait. Elle vit se dessiner la façade austère d'une vieille bâtisse au crépi défraîchi où l'on pouvait aisément deviner qu'il s'agissait d'une maison où même la vérité n'avait pas sa place.

Pendant ce temps-là, Diego avait discuté avec Francisco Javier qui s'obstinait à ne pas recourir à un confrère pour se faire représenter devant la justice. Le détective avait réentendu les explications de l'avocat au sujet de sa présence sur les lieux de l'accident. Il avait fini par lui avouer qu'il avait inventé une histoire pour protéger celle avec qui il partageait la couche cette nuit-là. Le détective lui avait posé des questions sur ses alibis pour chacun des meurtres mais l'avocat était plutôt du genre à avoir la mémoire courte au sujet de ses amourettes, il ne pouvait dire avec exactitude avec qui il était à chacun de ces événements. Donc, Diego en avait conclu que l'avocat n'avait aucun alibi qui vaille. Diego avait regardé sa montre ; il était déjà une heure. Il laissa l'avocat à ses jérémiades et partit chercher Carol Ann au monastère comme il l'avait promis à celle dont il était tombé amoureux.

- Vous ? Fit Alice en ouvrant la porte.
- Vous semblez étonnée de me voir, pourtant...
- Elle est partie vous rejoindre.
- A pieds ?
- Non, non... C'est le mec... son organisateur de voyage qui est venu la chercher. Il a dit que vous étiez occupé avec un délégué de l'ambassade canadienne et que vous ne pouviez vous libérer pour venir vous-même.
- Et elle l'a suivi ?  
Diego était furieux contre lui-même.
- Je n'aurais pas dû la laisser toute seule...  
Alice lui raconta en détails ce qui s'était dit.
- Je l'ai vu partir en Mercedes... mais je n'ai pas pensé noter le numéro de la plaque.
- Une Mercedes noire, allongée, aux vitres teintées ?  
Diego ouvrit son carnet noir et revint quelques pages en arrière.
- On va la retrouver, je vous le jure !

Alice acquiesça en silence sans oser demander dans quel état il pensait la retrouver. La petite Belge dut suivre le détective pour faire une déposition en bonne et due forme au commissariat tandis que Diego ordonnait de bloquer toutes les issues de la ville. Une heure plus tard, il n'y avait nulle trace de Mercedes dans la ville. Diego raccompagna tristement Alice jusque chez elle.

- Eh Détective ! Regardez !
- Soit il est arrogant, soit il est stupide.

La voiture tant recherchée était stationnée à l'ombre du monastère. Diego demanda des renforts par radio avant de sortir de son véhicule.

- Je vous raccompagne, Alice. Dieu seul sait ce qui peut encore survenir ici.

Diego n'aurait jamais su si bien dire. Lorsque la petite Belge ouvrit la porte de sa chambre, elle laissa échapper un cri de surprise.

- Ah ! Vous voilà enfin ! Fit Pedro en se levant de sa chaise.

Son sourire s'évanouit lorsqu'il vit qu'elle n'était pas toute seule.

- Vous le reconnaissez, Alice ? Demanda Diego qui venait de sortir son arme.

- Oui, oui... c'est lui. C'est lui qui a enlevé Carol Ann. Je le reconnais.

Diego procéda à l'arrestation.

- Inutile d'inventer des histoires pour justifier votre présence en ces lieux... Comment avez-vous réussi à pénétrer à l'intérieur de cette chambre ? Vous aviez une clé ? Qui vous l'a donnée ? A qui l'avez-vous volé pour la contrefaire ? Qui avez-vous tué pour l'avoir ?

- Je ne parlerai qu'en la présence d'un avocat.

- Et je vous conseille d'en trouver un bon car vous risquez d'en avoir besoin.

Carol Ann était prisonnière dans une cellule. Elle avait été amenée de force, encadrée par deux gardiens. Elle avait eu beau crier qu'elle avait été kidnappée par Pedro et qu'il fallait prévenir les autorités policières, mais les gardiens n'avaient rien voulu entendre. Le directeur de l'institut psychiatrique semblait boire les paroles de Pedro qui lui racontait comment Carol Ann avait perdu la raison à la suite de la mort de ses amies. L'homme en sarrau hocha la tête, comme s'il voyait l'évidence de la tragédie. Carol Ann avait lutté pour ne pas se laisser entraîner dans les corridors de la bâtisse grise. L'un des gardiens l'avait terrorisée en la menaçant d'utiliser une camisole de force si elle n'était pas plus docile. Carol Ann avait donc cessé de se débattre pour finalement se faire jeter sans ménagement dans une cellule. La jeune femme, loin d'être sereine, avait fait les cent pas dans la minuscule pièce dans l'espoir de trouver quelque chose à balancer à la figure de ceux qui reviendraient sûrement la voir. Les minutes avaient passé et Carol Ann s'était ressaisie.

- Ça ou la mort... quelle différence ? De toute manière, personne ne sait où je suis et personne ne voudra m'écouter tant que je serai dans cette cellule.

Diego avait discuté un moment avec Francisco Javier à travers les grilles de sa cellule pour lui raconter les derniers événements. L'avocat l'écouta sans mot dire. Lorsque Francisco Javier entra dans la salle d'interrogatoire, son premier mouvement fut pour son nouveau client. Il se présenta à Pedro qui retrouva aussitôt son sourire arrogant. Toutefois, le sourire du petit homme chauve n'eut pas le loisir de rester arrogant bien longtemps. Il fondit littéralement lorsque son avocat lui conseilla de coopérer avec la police pour retrouver la jeune femme qu'il venait de kidnapper. Le détective écoutait l'étonnant dialogue pittoresque entre le client et l'avocat où tous les jurons s'alignaient les uns derrière les autres en des phrases qui semblaient n'avoir ni ponctuation ni fin. Pedro avait un étonnant échantillonnage d'expressions oubliées.

Carol Ann avait fait le tour du département dans lequel elle était prisonnière. Tout ce qu'elle avait remarqué c'est qu'il y avait des portes fermées à clé à chaque bout de corridors, qu'il y avait des gardiens et des employés qui faisaient régulièrement des rondes de surveillance et que les patients se retrouvaient tous dans une cour intérieure de 10 mètres carrés pour tourner autour d'un arbre chétif. La cour était entourée d'un mur en béton d'une hauteur appréciable surmonté d'un grillage et de barbelés. Malgré ses talents de grimpeuse, Carol Ann savait qu'il était inutile d'escalader pareille muraille pour tenter une évasion en douce. Elle continua à déambuler dans les corridors en repensant à tous les films d'évasion qu'elle avait vus à la télé et au cinéma.

- *Laquelle des évasions était la plus facile ? « L'évasion d'Alcatraz », « Vol au-dessus d'un nid de coucou » ou celle de « Midnight Express » ?*

Pendant ce temps-là, Francisco Javier et Diego se jetaient des regards anxieux en écoutant la longue confession de Pedro. L'avocat avait peur de ne pas être à la hauteur pour plaider la non-culpabilité de son client et Diego, quant à lui, était effrayé par la complexité du complot et par la personnalité dont il était apparemment question dans l'histoire. L'heure avançait et il était déjà trop tard pour obtenir tous les mandats nécessaires pour mener une perquisition en bonne et due forme. Diego revint donc chez lui en pensant amèrement à Carol Ann qu'il savait maintenant prisonnière à l'institut psychiatrique d'Avila. Il discuta un moment avec sa mère avant de se retirer dans ses appartements. Dès que le jeune homme eut le dos tourné, sa mère prit le téléphone en mains et appela son neveu pour lui demander de faire accélérer le processus d'émission des mandats.

La nuit était déjà tombée, lorsque Carol Ann se hissa hors de son lit. La ronde de surveillance venait tout juste de passer. Elle s'habilla en silence et jeta un coup d'œil au corridor. Il était désert. Elle longea le

mur en direction du poste de garde vitré où un gardien veillait durant la nuit en compagnie de deux autres membres responsables qui faisaient des rondes durant la nuit. Elle rampa pour passer sous le nez du gardien, absorbé par la coupe du monde de football qu'il avait enregistré sur cassette pour la regarder à son aise durant ses heures de travail. La jeune femme se faufila adroitement jusqu'aux toilettes réservées au personnel. Elle savait à l'avance que les fenêtres, placées au-dessus des lavabos étaient toujours ouvertes car, bien que l'institut s'était modernisée avec les années, il n'en restait pas moins qu'il n'y avait pas de ventilation dans les W.C. Carol Ann avait remarqué ce petit détail lorsqu'elle déambulait dans les corridors à la recherche d'une idée pour s'évader de cet endroit insupportable. Elle trouva son équilibre sur un lavabo et commença à démonter rapidement le battant de la fenêtre qui s'ouvrait vers l'intérieur. En quelques minutes seulement, elle se retrouva à l'extérieur du bâtiment. Elle longea discrètement l'édifice pour éviter de traverser dans un endroit éclairé et repéra bientôt un arbre magnifique qui avait été planté là juste pour elle. Lorsqu'elle eut franchit le mur de béton, en se balançant à une branche, tel un singe s'évadant de son zoo, Carol Ann se mit à courir en direction des lumières de la ville qu'elle voyait au loin. Elle se sentait libre et cette douce sensation lui donnait des ailes. Elle courut droit vers elle sans se retourner. Elle tenait à mettre le plus de distance entre elle et cette prison. Lorsque Carol Ann aperçut la grande demeure seigneuriale de Diego, elle savait qu'elle était sauvée. Haletante, elle toqua à la porte avec le heurtoir de bronze et se laissa choir devant la porte, incapable de rester debout une seconde de plus sans vaciller.

- Vous êtes en état d'arrestation, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Si vous n'avez pas les moyens de vous payer un avocat, il vous en sera commis un d'office. Avez-vous bien compris vos droits ?

- De quoi, m'accuse-t-on ?

Diego regarda l'homme qui se tenait droit devant lui, les menottes attachées derrière le dos. Il regarda autour de lui. Il y avait une dizaine de policiers qui fouillaient la pièce. Le jeune détective ordonna qu'on les laissât seuls durant un moment. Les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre. Avec une voix, incroyablement calme, Diego lui répondit.

- L'organisateur s'en tire avec plusieurs années de détention plus une amende pour avoir stationné dans un endroit réservé aux handicapés... mais pour vous, je crains que ça soit plus sérieux. Pour l'instant, on vous accuse de douze meurtres avec préméditation, une tentative de meurtre et de kidnapping, un kidnapping avec séquestration et on vous accuse également de complot. Y aurait-il autre chose à rajouter, selon vous ?

- Oui...

- Pendant toutes ces années, la question principale n'était pas comment, ni où, ni quand... c'était pourquoi ? Pourquoi ? Dans quel but ?

- L'un des sept péchés capitaux...

- Racontez-moi. J'ai besoin de comprendre.

Diego et Carol Ann marchaient ensemble dans les roseraies en discutant de projets futurs. La jeune femme avait retrouvé une certaine gaieté, quoique en apparence seulement.

- Si tu me disais le fin mot de l'histoire, Diego.

- Il m'a raconté que sa mère avait été très autoritaire avec lui et qu'il n'avait jamais pu s'exprimer en tant que mâle. Brimé par une mère sévère qui ne le traitait pas très bien, il n'a jamais pu avoir une vie normale. Même à l'adolescence, il n'a jamais pu se faire accepter. Bref, il a fait des études dans son domaine pour échapper à cette expression de mâle dominateur. Il a gravité les échelons sans à avoir à prouver qu'il était un homme, tu comprends ? Mais il est arrivé un petit quelque chose qui l'a bouleversé au plus profond de lui-même. Une jeune femme, Canadienne, francophone, âgée de 22 ans, l'a violé ou, du moins, a abusé de lui sexuellement. Et ça, il ne l'a jamais accepté. Tout ce qu'il voyait c'était l'image de sa mère, cette femme qui le maintenait dans cette autorité de fer et qui l'empêchait d'affirmer sa puissance, sa virilité. Cette jeune femme a donc été son premier meurtre. Il n'a jamais pu se pardonner cette faiblesse, ce complexe d'infériorité face à la femme, cette bassesse, ce plaisir... A chaque fois que le souvenir lui revenait en voyant ces jeunes femmes canadiennes, il ne pouvait pas revivre tout ça. C'est pour tuer ses souvenirs, pour tuer l'image de la femme dominatrice et tout ce qu'elle représentait pour lui, pour tuer ce complexe-là... et pour tuer la luxure vécue par ce viol qui est, comme tu le sais, l'un des sept péchés capitaux, qu'il tuait toutes ces filles comme si le rituel allait le laver de ses propres péchés.

- C'est bien dommage... je l'aimais bien, moi, le *Padre* Rafaël.